

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Lettre du signor Miracoloso Fiorentini  
à M. Paulet,... auteur de l'admirable...  
"Gazette de santé". [18 novembre  
1778.]**

*s. l., 1779 (circa).  
Cote : 50251 (14)*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?50251x14>

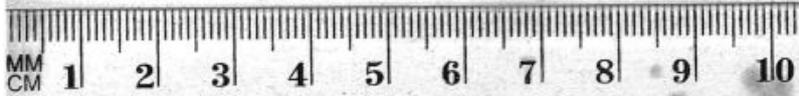
L E T T R E  
D U S I G N O R  
M I R A C O L O S O F I O R E N T I N I ,  
A M . P A U L E T ,

*DOCTEUR Vindebonien, Membre de la Société Royale de  
Médecine, Auteur de l'admirable & inimitable Gazette  
de Santé.*

Namque erit ille mihi semper Deus. VIRG. Eglog.

OUI, mon cher Confrere, c'est un Dieu que M. de Laffone: Il est enfin tombé, ce mur d'airain que la haine, qu'un mépris injuste, que les rivalités de l'amour-propre avoient élevé entre nos deux professions. Elle n'existe plus cette distinction injurieuse de Médecins que l'Art fait avec beaucoup de peine & à grands frais dans l'obscurité des Écoles, dans le silence du cabinet, au lit des malades; & de Médecins qui font tout par eux-mêmes, que la nature toute seule jette en fonte d'un moment à l'autre, qui, comme la Minerve de Jupiter, sortent tout armés du cerveau d'une jolie femme. Graces immortelles soient trois fois rendues à notre Maître commun, M. de Laffone! En liant d'une maniere fort adroite notre existence à l'établissement de la Société Royale, il a fait de l'intérêt qui nous divisoit, le lien même qui nous réunit. Nous n'allons plus être qu'un peuple de freres, travaillans sous un même Chef. Moyennant le petit impôt qu'on préleva sur notre industrie, nous avons droit de compter sur de la protection, sur la confiance du Public, & sur les bons offices de la Société Royale, qui nous défendra envers & contre

A



tous. Chaque Hamadryade avoit un arbre qu'elle ne quittoit pas : chaque Sociétaire deviendra pour nous un tronc auquel nous nous tiendrons étroitement attachés. Ainsi notre Confrere Laffecteur, dont j'ai à vous entretenir, vient de trouver ses Dieux tutélaires dans votre personne & dans celle de M. Andry. Quelle révolution heureuse pour la Médecine ! Comme elle fait honneur à l'étendue du génie de M. de Laffone, à la supériorité de ses connoissances, à la profondeur de sa politique, à la délicatesse de son honnêteté ! Laissions murmurer dans la poussiere cette Faculté de Médecine qui, dans le siecle de l'égoïsme, ose encore prononcer les noms de patrie, d'humanité, de bien public. Il ne doit exister qu'un bien, celui de l'individu. La grande loi de la nature est de ne songer qu'à l'espece, & de faire peu attention à l'individu : c'est une erreur de sa part ; il faut que chacun la rectifie pour son compte. Faisons tout pour l'individu, rien pour l'espece. Les siecles roulent sur l'espece, & la voient dans leur course, immortelle comme eux : l'individu ne fait que passer. Que ce passage soit au moins un instant de délices, acheté, s'il le faut, aux dépens de l'humanité entiere. Caligula ne vouloit qu'une tête au genre humain : nous le voulons, nous autres, composé de toutes les têtes qu'il a. On s'occupe à les faire tomber sans qu'il y paroisse : chaque tête rapporte tant ! La Médecine n'a-t-elle pas voulu faire croire qu'il est dangereux de guérir certaines maladies ? Cette doctrine, peu capable de flatter, a pu ménager la vie de quelques malades ; mais elle a tué les esperances de tout Médecin qui avoit fondé sa fortune sur l'avantage d'être vraiment utile.

L'homme appartient à l'erreur, & se défend contre la vérité. Cette connoissance de l'homme doit être notre bouffole. Quand on ne fait pas en tirer parti, on n'est pas appelé pour faire son salut dans ce monde ; on porte sur le front le caractère de la réprobation. Vous, mon cher Confrere, vous êtes du nombre des élus. Chaque pas que vous avez fait dans la carrière a été un pas de géant. Avec quelle chaleur d'idées & de style n'avez-vous pas combattu cette maudite inoculation, qui nous escamotte chaque année tant de petites véroles, qui finira peut-être par nous rendre inutiles sur un article très-intéressant, puisqu'il fournit beaucoup ! Oh ! comme j'aime les moyens préserveurs que vous aviez conseillés ! Écoutez,

Rois, Peuples, & profitez. Il ne faut plus s'occuper à rechercher les marchandises de fraudes; il ne faut viser qu'à arrêter la petite vérole. Vous êtes entendu, mon cher Confrere. L'ordre est donné aux barrières de chaque ville; un bain de savon est tout prêt. Celui qui entre, descend de sa voiture, lave sa chemise, fait nettoyer ses habits avec des broffes d'Angleterre trempées dans du vinaigre. Plus de crainte: la petite vérole qu'on portoit en poche sans le savoir, est surprise, se débat en vain, est noyée. Si votre effigie, mon cher Confrere, eût rappelé à chaque barrière la mémoire d'un pareil bienfait, vous ressembleriez actuellement à ces Dieux hospitaliers des portes de l'ancienne Rome, qui, touchés avec respect par chaque Voyageur, ne laissoient plus deviner, à force d'être usés, qu'ils avoient été autrefois en possession des honneurs d'une figure. Comme vous vous êtes fait valoir par les épizooties! Votre génie m'épouvante encore. J'entends retentir la voix d'un autre Sangrado. Voulez-vous guérir toutes les maladies de vos bêtes; lavez vos écuries, lavez vos étables, lavez vos bergeries, lavez vos demeures: de l'eau, & de l'eau de toutes les manières. Ce moyen-là vaut mieux que celui de Vicq, qui a cependant fait fortune. Le Peuple pardonne plus aisément qu'on verse de l'eau que le sang de ses animaux, sur-tout quand on le verse tout entier, & qu'on ne fait pas grâce à ceux qui se portent bien. Si on n'a pas rendu justice, mon cher Confrere, à tant d'apperçus utiles, qui prouvent encore plus le génie que la science, c'est qu'il faut être mort pour avoir raison de son siècle; & vous vivez! Mais reposez-vous sur vos œuvres; vous deviendrez le fanal de la postérité. Déjà le Temple de mémoire s'ouvre; je vous y vois arriver à grand trot, porté sur votre Gazette de Santé. Et quel Ouvrage de génie que cette Gazette! Comme les Livres nouveaux de Médecine y sont dépecés! Comme les découvertes intéressantes de la Société Royale y sont appréciées! L'équité sévère tient la balance; le génie d'Hippocrate prononce; le goût rédige les arrêts, & l'univers adore vos décisions. Ce que j'aime, c'est que votre style n'est point enluminé de ce fard académique qui annonce de la prétention: vous avez, comme les grands Peintres, un *faire* qui n'est qu'à vous. Je veux parler de cette popularité d'expressions, de cette simplicité dans les idées, de cette bonhomie de croyance

qui rappellent involontairement , mais en bonne part , ce mot dit à un Confesseur par une Garde malade , sur un homme de génie : « Pourquoi se déséroit-on de lui ? Il est trop bête pour en imposer ». Mais ce que j'admire principalement , c'est votre enthousiasme pour les remèdes nouveaux. Tous nos Confreres se louent de vous : & quand ces petits arrêts sur requête que vous rendez pour eux coûteroient quelque chose , comme démarches de politesses , &c. &c. ; il est si juste de payer les frais d'une canonisation ! J'imagine bien que vous n'allez pas vous endormir sur l'article du Rob antisyphillitique , la plus magnifique découverte du siècle , & le plus beau titre de gloire de la Société Royale. Il ne faut pas manquer de nous donner chaque mois la kirieille des guérisons : cela sera un peu plus intéressant que les logogryphes du Mercure. Il ne sera pas mal d'annoncer quelquefois des disgrâces , des symptômes très-rebelles , très-récalcitrans ; mais après une belle résistance , la victoire toujours au bout. Pour gagner la confiance , il faut avoir l'air de donner tout à la vérité , rien à la pension de quinze cents livres. Vous pouvez bien croire que si la denrée prend faveur , votre prébende ne fera qu'augmenter.

Nunc te marmoreum pro tempore ponimus ; at tu,

Si fetura gregem suppleverit , aureus esto.

Notre confrere L'affecteur connoît la loi des procédés ; mais dans ce moment-ci , l'essentiel est de parer bien des coups qu'on va porter au Rob antisyphillitique. L'amitié vient déposer dans votre sein les alarmes trop bien fondées. Il se forme dans le silence un orage qui peut détruire en un instant le fruit de vos peines , & la récolte que nous attendons.

. . . . . Sernet fata læta boumque labores.

C'est bien quelque chose d'avoir obtenu un Arrêt du Conseil en faveur du Rob antisyphillitique : c'est beaucoup d'avoir mis dans cette affaire M. Poissonnier Desperrières. Je l'ai connu autrefois à l'Hôpital de Metz ; j'avois présagé son élévation future. Je me souviens de lui avoir dit un jour , à l'occasion d'un petit événement qui pouvoit le chagriner : Croissez , jeune-homme , pour l'espérance de la Patrie & la gloire de l'Art !

. . . . . Si qua fata aspera rumpas ,

Tu Ma . . . . . eris.

Ma prédiction se trouve accomplie, & le sceptre de la Médecine est presque dans ses mains, sans qu'il ait eu besoin d'essuyer toutes ces petites formalités d'Ecole, que je compare à ces toiles d'araignées qui n'arrêtent que les moucherons. Nous autres gens de génie, nous pouvons nous glorifier, comme le Président Jeannin, d'être les fils de nos vertus. Pour être Médecins, nous n'avons besoin que de nos menées & de la faveur du Public.

Môn cher Confrère, je suis bien instruit : il va paroître un Ouvrage dans lequel les Médecins nommés dans l'Arrêt du Conseil réclament avec force contre la surprise qu'ils prétendent leur avoir été faite. On dévoile toutes les manœuvres secrètes qui ont préparé & assuré la réputation du Rob antisyphillitique. Ne pourrions-nous pas faire une contre-batterie ? Ruminez un peu le cas : vous combattez-là *pro aris & focis*. Pour moi, je me hâte de vous faire part de tout ce qui est venu à ma connoissance. On m'a soutenu que sur les douze malades pris à Bicêtre, & qui n'étoient pas, à ce qu'on dit, des malades d'élite, comme vous l'avez annoncé, pour lesquels il falloit un miracle, il y en a déjà trois qui ont été se replonger dans la Piscine ; que l'Ange qui a troublé l'eau salutaire est le Chirurgien de Bicêtre. On s'est mis en frais de me prouver que le Chirurgien de Bicêtre, auquel, sans doute pour me désespérer, on faisoit une réputation d'honnêteté & d'intelligence, s'est présenté plusieurs fois pour examiner les douze malades en expérience ; mais que M. Poissonnier Desperrières ne faisoit accorder les entrées qu'à ses affidés, qu'à ceux dont les yeux avoient cette louable conformation qui fait voir, comme cet enfant si fameux, à travers les corps les plus opaques : car, m'ajoutoit-on, M. L'affecteur étoit là comme le sage enchanteur de Renaud ; il présentoit à chacun de ceux qui entroient le miroir métallique, qui réfléchissoit tout d'un coup l'image brillante des guérisons opérées. Ne m'a-t-on pas encore assuré que M. Bucquet avoit fait, dans une assemblée de la Société, un rapport très-peu avantageux du Rob antisyphillitique ; que son prononcé fut qu'on ne pouvoit faire les expériences convenables sur la petite quantité de liqueur qu'on lui avoit abandonnée ; que la nature même de la liqueur, visqueuse comme elle est, donnoit beaucoup d'entraves, se refusoit presque aux expériences ; qu'il avoit de fortes raisons pour

croire à la présence du mercure dans le Rob ; qu'il déduirait ses raisons en temps & lieux. Ne m'a-t-on pas ajouté que M. d'Arcer, qui n'avoit aucune connoissance du travail de M. Bucquet, s'étoit exprimé de la même manière. D'autres me disoient que le Rob n'étoit que le Syrop de Velnos sous un masque emprunté ; que c'étoit une ancienne manufacture & de nouveaux Entrepreneurs. Enfin on m'a effrayé par l'annonce très-certaine de plusieurs Ouvrages qui vont paroître incessamment, dans lesquels on ne laissera rien à désirer sur cet objet. Comment étouffer la vérité prête à se montrer ? Je suis dans des angoisses inexprimables. Je vois le tombeau de la Société à côté de son berceau. Le Rob antisyphillitique est notre Palladium. Si on vient à nous en dépouiller, je crains bien que l'Autorité avertie de l'imposture, ne s'arme d'un fouet vengeur, & entrant dans le nouveau Temple de la Médecine, n'en chasse tous les Trafiquans. Eh ! que deviendrons-nous ? Pour moi, je trouve qu'on a trop hasardé dans les commencemens d'un établissement. On s'est conduit comme si on avoit des services réels & une antiquité respectable. Il falloit plus de politique. Il falloit affecter du rigorisme. Il falloit d'abord n'admettre à l'examen que les remèdes qui, n'étant pas soutenus par la grace suffisante des especes, étoient condamnés d'avance à ne point obtenir de permission. Alors on eût fait des procès-verbaux très-exacts ; on les eût mis soigneusement en lumière. Par-là on eût démontré au Public qu'on faisoit passer par la coupelle d'une critique très-sévère tous les remèdes présentés à la Société. Quand la réputation d'intégrité auroit paru établie, on auroit lâché le Rob antisyphillitique & autres. Nous nous sommes trop pressés de jouir. J'entendois dire dernièrement que la Société Royale étoit déjà bien *faisandée*. Mais aussi l'imprudence éclate de tous les côtés. Il semble qu'un esprit de vertige, triste avant-coureur de la chute de la Société, se soit emparé de chaque Sociétaire. Votre Président M. de Laffone ne vient-il pas de se compromettre dans les circonstances présentes, en étayant de sa protection des Apothicaires privilégiés que la Faculté de Médecine & le College de Pharmacie ont dénoncés à un Magistrat integre & éclairé, comme ayant prévarié sur des points très-essentiels. Je sens bien que M. de Laffone, bon comme il est, n'a pu s'empêcher d'ouvrir ses entrailles

de pere à des enfans qui ont voulu s'oublier un instant ; mais dans des momens critiques , où l'on doit être sur le qui vive , parce que l'on est inspecté , il faut avoir la force de s'exécuter. On devient un Brutus ; on envoie ses enfans à la mort. Par-là on en conservoit bien d'autres qui seront peut-être sacrifiés. Il ne faut jamais perdre de vue cet axiome politique : *Conformez-vous au temps.* M. de Laffone a pu, il y a quelques années, prêter son crédit à quelques Charlatans que la Faculté de Médecine poursuivoit ; il a pu même écrire des Lettres que je fais être conservées précieusement dans les Archives de cette Faculté. Les circonstances étant toutes différentes , il s'honorait alors par l'indulgence , comme il devoit s'honorer dans ce cas-ci par les apparences de la sévérité. Cependant je ne conçois pas cela : M. de Laffone entend assez bien ses intérêts. Je me rappelle un trait qui peut servir de modele. Quand , dans le mariage de Monseigneur le Comte d'Artois , il eut tiré à lui tout seul une somme de cinquante mille écus que la bonté du feu Roi destinoit à la récompense des Officiers de cette Maison , il fit répandre avec soin , pénétré de reconnoissance , il doubleroit pour l'année la fourniture des boîtes de médicamens. Voilà ce que j'appelle de la générosité ; & avec quelle adresse elle prend son temps ! Savez-vous que c'étoit un sacrifice de près de trente mille livres. On croit cependant prouver géométriquement, dans un Ouvrage qui va voir incessamment le jour, que c'étoit tout au plus une affaire de dix-huit mille livres. Au reste , qu'on prouve tout ce qu'on voudra sur cet article , il est une chose qu'on n'a pas besoin de démontrer ; c'est la bienfaisance de notre jeune Monarque. Eh bien , pourvu que cette bienfaisance ne manque pas son effet , c'est tout ce qu'on peut demander. Or , sur cinquante-cinq mille livres qu'on paie à M. de Laffone pour la fourniture des boîtes , il y a dix-huit mille livres pour les pauvres , & trente-sept mille livres pour un homme très-riche qui se croit pauvre. Il est clair que l'aumône du Roi a toute sa valeur. D'ailleurs , il est facile de se convaincre que les poudres que M. de Laffone prépare & distribue , ne sont composées que d'ingrédients très-bien assortis ; que le sucre y joue un très-grand rôle , & le sucre est une bonne chose. Ainsi , M. de Laffone , qu'on appelloit il y a quelque temps le premier Apothicaire de la France , ne sera pas venu pour détruire le

proverbe. Qu'il détruisé seulement la Faculté : voilà ce que nous lui demandons. Autre imprudence de M. de Laffone. En sollicitant auprès de différentes Facultés de Médecine du Royaume une correspondance faite pour donner de l'éclat à notre Société Royale, il s'est échappé dans certaines Lettres, jusqu'à marquer qu'il ne falloit envoyer aucune observation à la Faculté de Médecine de Paris, attendu qu'elle ne connoissoit pas de ces objets. Je conçois qu'il est bien intéressant de couper les vivres à cette Faculté, qui doit se laisser d'exister, puisqu'elle existe depuis six cents ans. Mais un Politique, en faisant les demandes, doit avoir des tournures qui ne soient qu'à lui, qui se prêtent obligeamment à tous les sens favorables, en excluant tout ce qui peut donner prise. Dans la place importante de M. de Laffone, il faut conserver de l'élevation jusques dans ses vengeances. On doit lancer la foudre quand on le peut, & non pas s'abaisser à jeter de petites pierres. Enfin, j'entends ces gens, qu'une médifance éternelle tient à ses gages, soutenir hardiment qu'il est de la dernière imprudence pour M. de Laffone d'avoir osé présenter son fils aux regards pénétrants d'une Cour éclairée, qui fait si bien juger toute espece de mérite, comme on a pu le voir dans le choix des Ministres dont la sagesse de notre jeune Monarque s'est fait un rempart depuis le commencement de son regne.

Et parce que notre Président M. de Laffone a quelques sottises à se reprocher, il semble que pour lui faire adroitement la cour, chaque Sociétaire travaille de génie pour imiter son Chef. Alexandre avoit la tête penchée: tous les Courtisans sous son regne ne purent relever leur tête. Par exemple, votre Secrétaire Vicq est d'une légèreté, d'une inconsidération qui ne se pardonnent pas. Ne se permit-il pas de dire il y a quelque temps chez M. Mauduyt, en présence de douze à quinze personnes, & notamment devant MM. Bourdois de la Motte & Hallé, qu'il ne croyoit pas plus à la Médecine qu'à la Religion: encore s'il s'étoit contenté de dire qu'il ne connoissoit pas plus la Médecine que la Religion! Comme il y a de prétendus Savans, qui soutiennent que du côté de la Médecine il a fait ses preuves d'ineptie en tuant tant d'animaux que d'autres auroient guéris, on auroit pu imaginer qu'il faisoit un acte d'humilité; tout le monde se feroit rangé de son avis. M. Mauduyt se scandalisa du propos, &

le releva avec chaleur. Savez-vous que cette petite indiscretion nous coûte cher. On dit M. Bourdois de la Motte très-aimable, fort instruit. C'étoit une conquête à faire pour en imposer au Public; car il faut que nous ayons parmi nous des gens de toutes les tribus, savans, même honnêtes. Nous l'avons perdu sans retour. Il s'est effarouché. Comme il a cette candeur, cette honnêteté qui appartiennent au premier âge; comme il tient aux mœurs, à la Religion, à la Médecine, il falloit s'observer avec lui; il falloit lui jeter l'amorce du bien public, car il n'étoit pas fait pour être pris avec une pension. Un Chef de Conjures doit brûler sa chemise si elle fait son secret. A peine pardonnerois-je à Cromwel, tout puissant qu'il étoit, d'avoir dit à ses amis, étant à table, ce mot si fameux: « On me croit occupé à chercher le Seigneur, & je cherche un » tire-bouchon pour décoiffer une bouteille de vin de Champagne ». Heureusement le propos du Secrétaire Vicq ne nous a pas fait tout le tort qu'il pouvoit nous faire, puisque M. Hallé, deux jours après le serment qu'il avoit fait à la Faculté de lui être inviolablement attaché, est venu abjurer dans nos mains l'erreur d'un moment. Comme les Facultaires ne peuvent s'empêcher de lui rendre justice du côté des talens, voilà du moins une réputation naissante que nous saurons mettre à profit. Comprenez-vous, mon cher Confrere, qu'on puisse dire qu'on ne croit pas à la Médecine:

Bella ista chosa,  
Quæ facit à gogo vivere  
Tant de gens omni genere!

sur-tout quand on a dix mille livres de pension du Gouvernement pour y croire; sur-tout quand on a sollicité un établissement nouveau de Médecine, dont il seroit bien malheureux pour nous qu'on pût se passer, ce qui n'est que trop aisé; sur-tout quand on a à justifier une expédition meurtrière faite dans nos Provinces méridionales, où on a paru comme un Boucher, & non comme un Médecin, du moins je vous rends l'expression, le cri de la douleur publique. Cette douleur est toujours injuste; elle ne sentoit pas qu'on ne tuoit les animaux qui se portoient bien, que pour qu'ils ne mourussent pas de la *clavelée*. D'ailleurs, quand ce massacre général n'auroit servi qu'à amener la découverte intéressante de préparer

A §

sans risque les cuirs des animaux morts de l'épizootie ! Je fais bien qu'on a voulu disputer au Secrétaire cette découverte ; ce qu'il y a de sûr , M. Vicq a mis la main sur cet objet : donc il lui appartient ; il l'a d'ailleurs présenté au Ministère , comme le résultat des grandes opérations dont il s'occupoit depuis longues années. Je ne conseille pas au Tanneur qui a trouvé ce secret de désinfecter les cuirs , de réclamer. Comment prouvera-t-il que le manuscrit original , qui renferme son procédé , a passé par les mains de M. Vicq , qui est venu plusieurs fois chez lui ? Cependant , toute réflexion faite , prévenez notre honnête Secrétaire qu'on va déposer incessamment ce manuscrit original chez un Officier public.

Il faut vous entretenir de choses plus intéressantes : je suis à la piste de toutes les nouvelles. On pourra répandre avant peu , dans le Public , un petit Mémoire qu'il faudroit trouver moyen d'étouffer avant sa naissance. Vous savez que nous avons été assez heureux pour avoir supprimé bien des petits Ecrits clandestins , pleins de poisons affreux contre notre bonne Société Royale. Vous , mon cher Confrere , vous êtes doublement intéressé dans ce petit Mémoire. Toucher à votre réputation , c'est mettre la main à l'Arche du Seigneur : on mérite la mort , & je pense bien que c'en est fait du téméraire Auteur que je vous dénonce , si vous écrivez. Il en souvient encore à un certain Coste , Médecin d'Hôpital Militaire , qui osa se jouer à un homme *ferré comme vous , qui lâche si bien ses ruades* , je m'enrichis de vos expressions : elles ont pourtant fait dire à des Rieurs impertinens , qu'il y avoit un tantet de fanfaronnade ; que vous n'étiez pas de ces Messieurs qu'on ferre. Ce Coste n'a-t-il pas été obligé de confesser , en toute humilité , à la face de tout l'univers , que dès la seconde page de votre Critique , terrassé par la force de vos raisons & de vos plaisanteries , il éprouva tous les symptômes que produit la vapeur narcotique du charbon , maux de cœur , vomissemens , étourdissemens , sueur froide , convulsions , syncope qui faillit être mortelle.

Aussi le malheureux , pourquoi s'étoit-il égayé aux dépens de votre merveilleuse Traduction du Traité de la Petite Vérole de Rhasès ? L'ignorant ! il vouloit plaisanter sur un des traits les plus heureux de votre Traduction. N'assuroit-il pas , avec un air goguenard ,

qu'un petit Ecolier de Sixieme auroit traduit le mot latin *Vindebonna* par celui de Vienne, tandis que vous l'aviez rendu si littéralement par celui de *Vindebonne*? Comme toutes les finesses de l'art sont perdues pour les Ignares & non Lettrés! N'est il pas bien merveilleux qu'un Ouvrage de science s'imprime à Vienne; & Vienne, sur-tout depuis l'époque qui fait le bonheur de la France, est dans toutes les bouches, au lieu que *Vindebonne* ne peut être connu que d'un Savant tel que vous? J'entendois demander de tous les côtés: Qu'est-ce que *Vindebonne*? On disoit: Un Ouvrage imprimé à *Vindebonne* doit être bien beau; le Traducteur d'un Ouvrage de *Vindebonne* doit être un homme unique. Aussi cela vous a-t-il valu le surnom brillant de Docteur *Vindebonnien*; & à mes yeux cette dénomination vaut celle de Scipion l'Africain. L'Afrique ne fut, après tout, qu'une conquête; *Vindebonne* est une création. Mais ne perdons pas de vue ce que j'ai à vous dire. Il s'agit dans le Mémoire dont est question, de cette annonce si brillante que vous fîtes, le 30 Octobre 1777, dans votre admirable Gazette de Santé. Voici vos expressions, que je voudrois voir gravées en Lettres d'or au coin de toutes les rues: *La Société Royale de Médecine, toujours attentive & prompte à envoyer les instructions, ou à porter elle-même ses secours dans tous les lieux où les maladies épidémiques ou épi-zootiques font craindre pour la vie des hommes ou des animaux, vient de donner de nouvelles preuves de son zèle, par les courses répétées que plusieurs de ses Membres ont faites en dernier lieu aux environs de Paris, pour arrêter le cours des maladies épidémiques qui ravageoient Longjumeau, Arcueil, Ecquevilly, &c. &c. : enfin la phrase est finie. Il semble qu'on a suivi la course; on est tout essoufflé. Vous y ajoutez ensuite: Messieurs Caille, Paulet, Vicq d'Azyr & Jeanroy le jeune, sont les Médecins qu'on a chargés de ce soin, & qui s'en sont acquittés de la manière la plus heureuse. Or, écoutez ce qu'on vous objecte, & préparez vos défenses. D'abord, on vous fait un crime de ces petits malins &c. &c. après Ecquevilly, parce qu'on assure que vous n'avez été dans aucun autre endroit. On prouve qu'il y a eu des maladies épidémiques à Mongeron, Cerné, Colombe, Montesson, Sceaux-les-Chartreux, & que vous n'y avez pas paru. On prétend*

qu'à Ecquevilly & à Arcueil on n'a aucune connoissance de vos faits & gestes; que M. Millin de la Courvault est en état de vous rendre justice; que vous vous êtes montré à Ecquevilly lorsque la petite vérole, qui avoit été très-bénigne, mouroit d'elle-même; que vous n'avez vu aucun malade. On dit que vous avez annoncé à Longjumeau une épidémie, dans le tems qu'elle n'existoit plus; & cela, en voyant deux convalescens pour lesquels le Chirurgien a été tout étonné de s'entendre dire: *Continuez ce que vous avez fait.* On trouve mauvais, dans le Mémoire s'entend, car je trouve cela très-bon, de ce qu'étant à Longjumeau, vous ne vous êtes pas donné la peine de courir jusqu'à Sceaux-les-Charreaux qui y touche, parce qu'il régnoit-là une épidémie qui a réellement fait du ravage. On avoit eu soin de vous en prévenir à plusieurs reprises. On ajoute que vous fûtes arrêté par une considération qui, entre nous, en vaut bien une autre; à chaque effort qu'on faisoit pour vous emmener voir vers les malades, vous répondiez: Nous sommes retenus à dîner dans un Château voisin. On crut, dans le Pays, que vous n'étiez venu que pour dîner. On marque que M. le Curé de Longjumeau, instruit de la façon dont vous publiez vos prétendues merveilles dans la Gazette de Santé, fut à la veille de vous donner un démenti authentique, mais que la charité enchaîna le zèle prêt d'éclater. Enfin, par un contraste qui ne prouve que de la méchanceté, on rappelle dans ce petit Ecrit la mémoire de ce bon & savant Médecin de Montpellier, qui, tout à son cabinet & à ses malades, auroit oublié de dîner une semaine entière, s'il eût fallu porter quelques secours à des malades pressés. On ajoute que sans être payé, comme vous, par le Gouvernement pour s'occuper des maladies épidémiques, il se livroit, comme tout Médecin honnête & instruit, à l'étude importante des épidémies avec une application infatigable. On entre à ce sujet dans des détails assez singuliers, qui prouvent que l'amour du devoir peut mener certaines ames plus loin que l'amour si légitime du gain n'en mena d'autres. On dit que le lendemain des Dimanches & des jours de Fêtes il alloit dans les environs de Montpellier, autour des Cabarets les plus fréquentés par le petit Peuple; qu'il faisoit, le long des murs des Cabarets, une sorte d'herbotaire.

fation qui ne flatte pas l'odorat. On prouvé qu'il a plusieurs fois annoncé, par l'inspection de ces matières stercorales, qui coûtent tant à voir, que telle ou telle maladie épidémique alloit se répandre. Là-dessus on prend son texte pour disserter sur les matières stercorales, & détailler les connoissances utiles qu'elles peuvent fournir. On ne manque pas de nous rapporter le mot philosophique de Voltaire : « Quand on entre chez un Ministre, il est sage de » s'informer de sa garde-robe ». Enfin, on termine le triste Mémoire dont je vous ai assez parlé, par cette réflexion maussade, que c'est peut-être la première fois que des Médecins ont paru pousser aussi loin l'oubli de l'humanité; qu'il falloit au moins donner au respect humain ce qu'on ne donnoit pas à des devoirs sacrés; & que c'est le sublime de l'effronterie d'oser se louer quand on mérite des punitions. Voilà peut-être, mon Ami, ce qui a empêché qu'on ne vous ait appelé pour toutes les autres épidémies qui ont régné aux environs de la Capitale. Le mot aura été donné par l'Intendant de Paris, qui ne pardonne sur ce point aucune infidélité.

Mais puisque je suis en train de m'entretenir avec vous, il faut que je vous parle de quelques bruits qui se sont encore répandus sur notre Secrétaire Vicq. Vous croyez peut-être que je vais entamer ce qui regarde l'affaire du pharyngotome d'argent, ou celle de M. Lafosse, ou celle de M. Silvy, Chirurgien, qui plaide avec lui pour ravoit ses instrumens. Non, je n'ai pas besoin de lui chercher des torts, & je ne crois pas la médifance. Il s'agit d'une petite infidélité commise dans une assemblée de la Société. M. Bucquet avoit demandé, lors de son rapport sur le remède du sieur Laffecteur, qu'on tint acte de ce qu'il avoit ajouté de vive voix; il avoit même interpellé le Secrétaire, pour qu'il en fit mention sur son plumitif. Le Secrétaire avoit paru rédiger ce qu'on lui demandoit: mais, par une fatalité étrange, lors de la lecture du plumitif à l'assemblée suivante, il ne fut pas du tout question de la réclamation de M. Bucquet contre le Rob antisyphilitique. M. Bucquet, qui ne manque pas d'opiniâtreté, renouvela sa demande au Secrétaire, qui assura n'avoir pas eu le loisir de rédiger cet article. A l'assemblée qui suivit, le loisir avoit encore manqué. L'article tant demandé, semblable à ces ombres vaines qu'on croit saisir & qui échappent toujours, fuyoit sans cesse

le Secrétaire. C'étoit les papillons de M. Guillaume. Voilà ce que j'appelle de la mal-adresse. Tout ce qui se passe au grand jour doit être fait avec une sorte de bonne foi, qui aille même jusqu'au scrupule; autrement on risque de ne plus faire tranquillement ses affaires, lorsqu'on est sans témoin, & qu'on peut opérer dans l'obscurité: on avertit l'espionnage d'être sous les armes. Puisque je suis sur le chapitre des indiscrétions, je veux faire encore justice de vous. Pourquoi, dans l'affaire de la petite vérole de M. d'Héricourt, avez-vous eu la démangeaison d'écrire une Lettre que je voudrois bien voir enlevée à M. d'Arcet, quoiqu'à tout prendre, je l'aime mieux là pour vous que dans d'autres mains. On sait que M. d'Arcet n'auroit pas la force de sacrifier l'ennemi qui le déchireroit: c'est une de ces âmes molles qui voient toujours la vengeance comme une bassesse. Laissons aux gens de bien ces bonnes erreurs, dont nous autres nous profitons. J'ai eu connoissance de votre Lettre avant qu'elle tombât dans le porte-feuille de M. d'Arcet, & je n'approuve point du tout que vous alliez offrir votre plume à un Chirurgien que vous ne connoissez pas, qui pouvoit se trouver un galant homme, & qui pour comble de malheur en étoit un. C'est lui qui a livré la Lettre. Vous avez eu tort de soutenir qu'il n'a certainement pas vu ce qu'il a cru voir; que si vous aviez quelque entretien avec lui, vous le feriez convenir de tout ce que vous avez pensé sur cette récidive de petite vérole, quoique vous fussiez fort éloigné du malade. Je fais bien que votre Lettre est singulièrement polie sur la fin: vous lui faites protestation de services de toutes les couleurs; vous finissez même par dire, que si vous avez voulu être son secrétaire pour rendre ses idées, ce n'est pas que vous vous imaginiez avoir plus de connoissances que lui, mais seulement plus d'habitude à écrire, attendu que vous faites la Gazette de Santé; qu'au reste vous êtes disposé à le regarder comme votre maître en Médecine, & prêt à recevoir ses leçons en tout. Cette politesse est à sa place; mais l'étourderie d'avoir écrit est de trop. Vous vous perdez tous avec les Lettres que vous écrivez, ou avec celles qu'on écrit sur votre compte. Me voilà frappé d'un triste souvenir: je me rappelle deux Lettres de M. Lieutaud, premier Médecin, qui m'ont déchiré l'âme; je les aurois achetées, s'il eût été possible, pour en faire un bel auto-

da-té devant notre grand Inquisiteur de Médecine, & tous les Valets de Monseigneur. La première de ces Lettres est adressée à M. d'Arcet, & on y lit : *qu'un homme honnête comme lui n'a pas besoin de donner des raisons pour justifier sa retraite de la Société, &c.* La seconde Lettre a été envoyée au Doyen de la Faculté de Médecine. Je regarde ces deux Lettres comme des Arrêts contre la Société. Malheureusement le coup part d'un homme qui en impose encore plus par son mérite que par sa place, dont la vie toute entière n'a pu offrir, aux recherches les plus exactes, un endroit foible qu'on puisse attaquer avec avantage. Si vous saviez comme il se répand en éloges sur ce Doyen de la Faculté, dans lequel il faut voir, malgré que nous en ayons, des talens, des vertus, & une activité désespérante qui fait face à tout ! Il accepte une place dans le Comité des Vingt-quatre, & remercie la Faculté avec autant de noblesse que de reconnaissance ; il proteste de son estime & de l'attachement le plus réel pour ces Facultaires, qu'il dit être ses vrais Confreres. Cette expression de *vrais Confreres* est assez remarquable : ne pourroit-on pas en faire un crime ? Mon cher Paulet, il faut travailler à détruire ce Comité des Vingt-quatre ; nous ne pouvons pas soutenir la concurrence. Il a été formé d'Hommes blanchis sous le harnois, & connus par des services de quarante ans. C'est un M. de l'Epine, Chef d'une prudence consommée, & malgré l'âge, Soldat, très-actif & très-valeureux. C'est un Cochus, un Bellefleur, un Bouvart, un Majault, un Borie, un Maloet, un d'Arcet, & tant d'autres, dont le plus mince, dans les préjugés du Public, vaudra à lui tout seul vingt Sociétés comme la vôtre. M. de Laffone a l'éveil sur ce point. Il va mettre en jeu tous ses ressorts. Je fais qu'il a déjà voulu faire entendre au Ministre que la Faculté de Médecine s'arrogeoit des droits qu'elle ne tient pas de sa constitution, & qui appartiennent de toute éternité exclusivement à la Société Royale ; & à ce sujet, on m'a rapporté le mot d'un Facultaire qui a osé dire : « M. de Laffone est Arlequin dévaliseur, » qui jette les meubles de la maison par la fenêtre, & crie au voleur quand le Propriétaire veut y toucher ».

Mon cher Paulet, j'ai un coupable à vous dénoncer ; la Société Royale devrait bien lui faire son procès. Vous passez déjà en re-

vue tous les Membres. Allons, sans vous le faire chercher, je vous le livre de bonne grâce ; c'est votre Directeur M. Lorry. Comment a-t'il pu écrire, au nom de la Société, la Lettre qu'il a envoyée au déserteur Bouvart ? Il se roule à terre devant lui, en roucoulant des douceurs ; il met la Société à ses pieds. Un Directeur de la Société, s'abaisser ainsi ! L'infortuné Priam, aux genoux du fier Achille, se souvient de ce qu'il est, & paroît encore grand dans son malheur. Mais M. Lorry paroît un infiniment petit, qu'on le juge : voici le commencement de sa Lettre. « Mon cher & respectable Confrere, pénétrée de douleur, la Société Royale de Médecine vous supplie instamment de vouloir bien permettre, puisque vous voulez absolument la quitter, que votre nom reste sur son Tableau. S'il y a quelque chose qui ait pu vous effrayer dans les Lettres-Patentes, daignez le marquer ; nous effacerons à l'instant tout ce que vous voudrez. Vous pouvez compter sur notre dévouement, notre respect & notre admiration, &c. ».

Et si on venoit à imprimer l'ironie sanglante par laquelle le déserteur Bouvart lui fait ses adieux ainsi qu'à la Société ? Elle me poursuit, cette maudite Réponse, comme les Furies d'Oreste.

« Pénétré de douleur, mon cher Confrere, je ne puis accepter votre proposition. Je demeure dans la plus étonnante confusion, qu'une Société, qu'il m'a fallu quitter, se jette aux pieds d'un particulier tel que moi. Vous parlez de faire à votre gré des réformes aux Lettres-Patentes : êtes-vous le maître ? celui sous les yeux duquel vous travaillez, l'est-il, &c. » ? Toute la Lettre est écrite avec de l'eau-forte. Grands Dieux ! On caresse un déserteur de cette trempe ! Il faut être prédestiné, pour dire des faiseurs à tout l'univers. Avouez que votre Directeur mérite d'être cassé à la tête de la Compagnie. Je ne trouve point mauvais que M. Lorry distille le sucre, quand il parle pour son compte ; il est organisé pour cela. Il faut que l'araignée file sa toile, que l'abeille fasse le miel, que le baguenaudier porte des gouffes bruyantes, & M. Lorry des compliments. J'ai ri de la Lettre qu'il a écrite à M. Navier, sur son Ouvrage contre les poisons ; elle est plaisante. Je ne fais trop pourquoi on l'a imprimée : je pense que c'est un

tout qu'on a voulu jouer à M. Lorry ; en effet, voyez le ton de  
 cette Lettre. « Monsieur, c'est certainement avec la plus grande  
 » avidité que j'ai lu votre Ouvrage ; je n'ai pas lu une page, où  
 » je n'aie admiré avec quelle sagesse vous rappelez les Sciences  
 » à des objets utiles. Si tous les hommes brillants qui s'en sont  
 » mêlés avoient suivi la même méthode, combien serions-nous  
 » avancés ! Mais ici jugés par les nôtres, nous rencontrons trop  
 » souvent des gens qui craignent des gens éclairés, comme vous.  
 » Recevez les hommages de quelqu'un qui sent ce qu'il vous doit,  
 » &c. ». Quel amphigouri ! Au reste, cela ne fait aucun tort à  
 M. Navier ; cela n'en peut faire qu'au panégyriste. Mais quand on  
 représente une Compagnie toute orgueilleuse d'avoir à sa tête M.  
 de Laffone, & de compter parmi ses Membres un La Porte, un  
 Chamferu, un Lalouette, il faut prendre garde à ses expressions,  
 & y mettre une dignité imposante. J'entendois un méchant dire  
 qu'il falloit que l'éloquence s'armât du microscope solaire, parce  
 qu'avec lui une puce devient un éléphant. Nous rembourfons de  
 temps en temps d'assez mauvaises plaisanteries. On m'a rapporté,  
 par exemple, un raisonnement de M. Maloet ; il est d'une mé-  
 chanceté désolante. Notre Poissonnier Desperrières vouloit con-  
 vertir M. Maloet sur l'article du Rob antisyphillitique. Il en dé-  
 tailloit assez bien les bons effets, sur-tout ceux qui résulteroient de  
 l'Hospice qu'il falloit établir. M. Maloet, de faire la sourde oreille,  
 de demander bonnement ce qu'il entendoit par *Hospice*. — Mais j'en-  
 tends, dit Poissonnier, un endroit où des Médecins Pensionnés trait-  
 teront des malades. — Ah ! j'y suis, repliqua M. Maloet : *ATQVI*  
*Hospice* ; *ERGO*, Friponnerie. — Mon cher Paulet, il faut se remuer.  
 On attaque de tous les côtés le Rob antisyphillitique : cependant,  
 ne vous livrez pas trop à votre Associé M. Andry ; la réputation  
 dont il a joui long-temps me le rend plus que suspect. Il a déjà an-  
 noncé qu'il ne vouloit rien recevoir ; ce petit faste de vertu seroit-il  
 une espèce de charlatannerie, dont il auroit fait acquisition depuis  
 peu ? Avoir tout à la fois les profits du Rob & le mérite du désinté-  
 ressement, cela seroit fort adroit. Cependant, entre nous, trente  
 années passées sans reproches m'épouvantent. J'attends encore  
 des occasions pour le juger en dernier ressort. Quelqu'un me rap-

portoit, il y a deux jours, un trait qui me donne de l'espérance sur son compte. M. Maloer, qui entendoit M. Andry parler avec enthousiasme du bien public qu'il croyoit attaché à l'établissement de la Société, le tira à l'écart, & lui dit : — Croyez-vous, Monsieur, qu'on fasse le bien public en détruisant le Corps qui a rendu les plus grands services à l'humanité, sans avoir eu d'autre profit que la gloire d'avoir bien fait ? & vous savez qu'il n'en demande pas d'autre ! Vous voulez l'avilir, ce Corps, lui enlever toute sa considération, en établissant un nouveau Tribunal sur les ruines du sien. Osez me dire que c'est le motif du bien public, quand on multiplie les actes de violence de toutes les manières ; quand on empêche une Compagnie, qu'on écrase de calomnies, d'imprimer ses défenses ; quand on est sans cesse occupé à obtenir des Arrêts contre son Corps sur de faux exposés ! Osez nier que vous volez à la Faculté ses droits & sa considération, & que vous vous faites payer bien cher, pour ne rendre que la centième partie des services qu'elle a rendus gratuitement dans tous les temps, & mieux que vous ne ferez jamais ! Qu'avez-vous à répondre à cela, vous que je crois honnête, *repliqua M. Andry ? Mais, entre nous, qui doute de tout cela ? voici un moment de surprise. La faveur vient nous chercher : nous devons faire nos affaires.* — Voilà une petite réponse qui peut rapprocher de votre Confrère Andry ; mais je crains encore que certains préjugés d'honneur, de droiture, ne viennent à surnager dans cette ame foible qu'ils ont dominée trop long-temps : elle a cédé à la reconnaissance qu'elle croit devoir au plus grand Calculateur du siècle, notre M. Geoffroy, qu'un misérable petit Poëme, devenu trop fameux, représente se rendant compte sans cesse du nombre de ses visites, & envoyant bien régulièrement ses mémoires le premier jour de la convalescence ou le lendemain de la mort, comme s'il ne falloit pas avoir de l'ordre.

Le plaisir de m'entretenir avec vous me fait passer insensiblement les bornes d'une Lettre : Continuez, mon cher Confrère, à sonner le tocsin contre la Faculté. Deux motifs pour ce : votre bien, premièrement ; puis le mal d'autrui. D'ailleurs, comme cette Faculté vous a fait grace des droits pécuniaires, jusqu'à ce que votre fortune vous permit de vous acquitter envers elle, quand vous ferez bien

brouillé, vous aurez une raison bien légitime pour ne point payer.

Vous avez donc encore deux Déferteurs, MM. Saillant & Desbois de Rochefort? J'en vois encore qui sont prêts à quitter : tant mieux ; il ne faut rester qu'avec des gens qui s'entendent bien.

Vous n'avez pas été plus content que moi de cette Séance publique de la Faculté de Médecine. Un certain Public y a trouvé une majesté imposante & une profondeur de connoissances qui feroit croire à la Médecine. On disoit, en sortant de cette Séance : Les représentations de la Société Royale ne sont, en comparaison, que les farces des Médecins de Moliere. Si ce qu'on m'affure est vrai, le doigt de la Divinité a écrit notre perte ; le beau Sexe se déclare pour la Faculté. Mais vive le courage ; battons-nous avec nos ruines, & tâchons d'expirer en gens de cœur, si nous le pouvons.

Je suis, avec autant d'admiration pour vos Talens, que d'estime pour votre Personne.

*Du 18 Novembre 1779.*

*P. S.* J'ai annoncé au Docteur Syphillimastique le passage du nouveau Météore antifiphilitique sur notre horizon : il m'a promis des observations que je dois recevoir sous peu de jours, & que je vous communiquerai.

Le Facultaire qui s'est caché sous le masque du Sociétaire pensionné se donnera bien de garde de publier la continuation de sa correspondance. Nous avons fait avertir charitablement sous main tous ceux que nous pouvions soupçonner d'en être les Auteurs, qu'on les massacrerait le soir au coin des rues, si l'on donnoit la moindre suite à cette production clandestine. Nous usons de nos droits :

*Habemus enim  
Virtutem & puiffanciam  
Medicandi,  
Perçandi,  
Taillandi,  
Coupandi  
Et occidendi  
Impunè per totam terram.*